



## PETIT COURRIER DES DAMES, JOURNAL DES MODES.

### MODES.

Au dernier concert donné à la cour, on remarquait beaucoup de turbans; les uns en velours ou riches étoffes brochées; les autres en gaze blanche traversée par des chefs ou des broderies en or. Leurs ornemens consistaient en un ou deux oiseaux de paradis. On en voyait aussi de très-simples sans aucun ornement, et siéant très-bien aux jolies femmes. Ces derniers sont les turbans à la Juive ou à la Moabite. Ils sont fixés par une bride qui part du turban et passe sous le menton.

—C'est une observation en général assez juste, que celle de la nuance des âges des femmes, indiquée par la coiffure qu'elles adoptent dans les salons. Les jeunes personnes ou les jeunes femmes qui n'ont pas au moins atteint leur majorité, portent les coiffures en cheveux; après cela viennent les turbans, qui prêtent les grâces les plus piquantes aux physionomies de vingt à trente ans; et puis les chapeaux plus ou moins coquets, qui viennent jeter leur

ombre sur des fronts auxquels il est défendu de prescrire aucun âge... Restent encore les petits bonnets de blonde, qui conviennent à tous les âges, à toutes les situations, et qui sont si commodes pour remplir les momens d'incertitude où une femme ne sait comment fixer ses goûts. Les petits bonnets ont les formes les plus variées, depuis la garniture ruchée, qui constitue le bonnet négligé, jusqu'aux blondes entremêlées de brins de plumes, qui composent une si charmante auréole autour de la figure.

— Pour en revenir aux turbans, nous dirons encore que l'on en fait avec des schalls de cachemire, que le coiffeur tourne et arrange lui-même sur la tête. On peut aussi les faire monter d'avance sur une calotte, et ils se trouvent ainsi tout prêts à être placés. Les schalls en cachemire rayé sont particulièrement jolis pour cet emploi. Lorsque ce sont des schalls longs, on les arrange de manière à ce que les bouts retombent sur un côté du turban. Les schalls carrés vont très-bien aussi pour



cet usage : les jeunes personnes portent des turbans en mousseline unie.

— Les chapeaux se rejettent tellement en arrière, qu'il n'est sorte d'ornement que l'on ne puisse placer sous la passe. Nous citerons des chapeaux en crêpe blanc dont la passe petite, mais très-évasée, était supportée par une couronne de roses qui traversait le haut du front. Au-dessus de la passe, une rose attachée par un nœud dont les bouts retombaient assez bas. Cette jolie coiffure a été vue à l'Opéra.

— Un froid épouvantable, qui est venu nous ressaisir tout-à-coup, a fait reparaitre tous les costumes d'hiver. A la sortie des spectacles on ne voyait que des fourrures et des manteaux. Parmi ces derniers, les foulards à grands ramages ou les thibets chamarrés paraissent toujours les plus élégans.

— Parmi les brillantes toilettes qui embellissent chacune des représentations de *Gustave*, à l'Opéra, nous avons remarqué plusieurs coiffures dont, par-derrière, les cheveux nattés et enroulés formaient du haut une corbeille avec entourage de cheveux lissés et tressés à jour. Tantôt tout l'intérieur de cette corbeille était garni d'un bouquet de fleurs compactes, c'est-à-dire pressées l'une contre l'autre. Tantôt les fleurs étaient détachées, hautes, et dépassaient de plusieurs pouces les bords de la corbeille. Quelques-unes aussi avaient une longue branche de fleurs qui tournait en spirale et remontait jusqu'au milieu de la corbeille, ou bien cette branche, d'églantines ou de camélias, était fixée à droite ou à gauche et en dehors de la corbeille.

— Parmi les autres coiffures il y avait un grand nombre de turbans *moabites* et à la *Niobé*, les uns en cachemire à dessins imprimés, les autres en gaze à raies d'or et d'argent, les autres, enfin, en cachemire de l'Inde ou en velours plein. La torsade de ces turbans était énorme et plissée avec beaucoup de grâce et de talent;

la calotte était ronde et près de la tête; des agrafes en pierreries garnissaient quelques-uns de ces beaux turbans, dont plusieurs étaient surmontés d'un grand oiseau de paradis.

— Nous avons aussi observé que ces beaux oiseaux servaient d'ornemens à des coiffures en cheveux. Ils étaient placés tout-à-fait sur le haut d'une fusée composée de nattes enroulées et formant comme une petite tourelle au-dessus de laquelle flottait la queue du bel oiseau, tel qu'un pavillon de navire ou un guidon de cavalerie.

— Des toques en velours noir et ponceau à bords demi-larges et parfois entaillés, étaient garnies de nombreuses plumes ponceau, les unes droites et implantées au bas de la forme, les autres tournées en spirales et recourbées autour de la passe.

— On emploie beaucoup, pour turban et robe habillée, une étoffe à laquelle on a donné le nom d'*odalisque*; c'est de la toile de laine très-fine, sur laquelle sont imprimés en couleur et en or des dessins tures très-riches et de nuances bien harmonisées.

— Les robes en moire, à larges raies satinées, et à larges raies à fleurs sur fond moiré, sont toujours très à la mode.

— Les chalys à dessins mosaïques très-historiés, et de couleurs un peu sombres, obtiennent la préférence. Quant à la coupe des robes de demi-toilette, ou de promenade, le corsage est toujours juste, et en guimpe, avec une double pélerine carrée des épaules, ronde du devant et par-derrière; de plus, ces pélerines sont bordées d'un petit effilé en soie ou en cachemire, suivant l'étoffe de la robe.

— Sur les chapeaux, les fleurs à la mode sont les jacinthes, les jonquilles doubles et les narcisses.

— Déjà, sur quelques chapeaux de moire verte, nous avons vu un paquet de lilas blanc, placé au sommet de la forme, et





entouré d'un ruban de gaze satiné croisé sur la forme et la passe.

— Souvent au haut de la passe on met un petit volant en blonde, agrafé de distance en distance par de petites rosettes en ruban de gaze.

— On fait aussi de nouvelles capotes en gros de Naples vert, bleu ou lilas, rayé de larges raies blanches bordées d'une petite guirlande de fleurs de nuances diverses. Cette étoffe ressemble aux perses à larges raies que l'on portait l'été dernier. Ces capotes, comme les chapeaux, ont la passe courte et un peu évasée. Une chose digne de remarque est la manière dont ces coiffures sont posées. On dirait, tant elles sont placées en arrière, que le moindre coup de vent va les emporter; rien n'est moins gracieux que ces chapeaux dont la passe relève et la forme baisse, mais c'est la mode. Quant aux nouvelles capotes, elles sont plissées circulairement autour de la forme, plissées en long jusqu'à la moitié de la passe, puis ensuite cerclées et froncées sur le bord par-devant, au moyen de trois tresses de paille.

— Beaucoup de petits bonnets en tulle se font maintenant à trois pièces comme les bonnets suisses; un rouleau rose, ponceau ou bleu, en ruban de gaze, cache les coutures et marque les trois pièces du bonnet qui, par-devant, est orné d'une blonde ruchée et tuyautée, et d'une fleur de la nuance du ruban, placée au côté droit; parfois, au lieu d'une fleur, on met un petit bouquet de plumes, ou bien encore des jacinthes ou des pois de senteur.

— Les mantelets en dentelle noire, les fichus menteurs en blonde blanche et noire sont toujours à la mode. M. LARUAZ-TRIBOUT, fabricant de dentelles et blondes, passage des Petits-Pères, n° 9, au 1<sup>er</sup>, leur donne une forme, une grâce que les dames sauront apprécier long-tems. On trouve toujours dans ses magasins de beaux assortimens en robes, pélerines, mantilles, écharpes, voiles, bonnets et

garnitures en blondes et dentelles, ainsi qu'en applications de Bruxelles. Les commandes y sont exécutées promptement et avec goût.

— Chacun des hivers qui apportent dans nos salons les parures et les modes les plus élégantes, apportent aussi pour M. Nardin autant de succès qui ajoutent à sa brillante réputation comme coiffeur. Londres et Paris savent également l'apprécier, et, dans l'intérêt de nos lectrices en province, nous rappellerons ici les noms des élèves de cet artiste distingué.

MM. MARTIAL.....	Bourges.
Félix TOUPAINT.....	Bruxelles.
DODÉ.....	Caen.
BENARD.....	Le Havre.
G. PERIER.....	Lyon.
PARISOT.....	Madon.
HERMANN GOLZE.....	Leipsick.
Edouard KELLNER...	
CHOISELAS.....	Soissons.
VALADIER.....	Clermont.
ALLERY.....	Limoges.
MANIN.....	
VERGUE.....	
CHARLES.....	Dijon.
THOMAS Fils.....	Liège,
HUBERT.....	Orléans.
Pierre EVALD.....	Francfort.

## LES VIEILLES FILLES.

De toutes les conditions humaines, la mieux en possession de la pitié moqueuse du monde, c'est celle d'une vieille fille. Est-elle encore jolie? la médisance ne tarit point sur son compte; est-elle laide? on trouve tout simple que personne n'en ait voulu; sa conversation est-elle enjouée? elle paraît trop leste; est-elle sérieuse? on la trouve pédante; fait-elle quelques frais pour paraître agréable? c'est la rage de se faire épouser qui l'anime; n'en fait-elle aucun? sa présence est ennuyeuse, on la fuit. On fait des paris à côté d'elle sur sa virginité; on tend des pièges à son expérience; enfin, c'est un objet continuel de dédains ou de plaisanteries.

Ce cruel destin auquel sont condamnées



tant de filles sans dot, voulez-vous y échapper, vous que la pauvreté menace de l'indifférence des hommes? soyez ridicules.

Avez-vous passé l'âge de l'espérance? établissez-vous dans votre désespoir, tranchez de la femme : sortez seule, rentrez tard, dites ce qui vous passe par la tête, en dépit des mots hasardés qui peuvent échapper à votre vieille innocence. Sont-ils un peu trop hardis? eh bien! tant mieux; on aime tout ce qui fait rire; et puis cette naïve gaité détruit la contrainte insupportable qu'impose si souvent l'ignorance plus qu'incertaine de la plupart des vieilles filles.

Pour mieux rassurer sur votre renonciation à tous projets de mariage, affublez-vous de quelques-uns de ces chapeaux à plumes rouges, dont l'éclat fait mal aux yeux; ne craignez pas de le porter avec une robe couleur rose, une écharpe lilas : c'est au burlesque de votre parure que vous devrez l'attention des hommes et l'indulgence des femmes; sûres de pouvoir se moquer avec eux de votre tournure, elles leur promettent de causer avec vous, et vous serez moins abandonnée qu'elles. Qui sait même si, dans le nombre de ceux à qui vous aurez répété cent fois que vous aviez horreur du mariage, que la seule idée d'avoir un enfant vous faisait frémir; qui sait, dis-je, si parmi vos railleurs eux-mêmes, il ne se trouvera pas un taquin qui voudra vous contrarier, et triompher de votre antipathie matrimoniale!

Il est une autre espèce de vieilles filles qui échappent au malheur par l'illusion. Celle-là est la plus ridicule, et partant la plus heureuse. Elle a trente-cinq ans, n'a jamais quitté sa mère, ni renoncé à aucune des habitudes de sa jeunesse : elle tient ses yeux baissés, et ne répond que lorsqu'on l'interroge; son front se colore au moindre récit amoureux; apporte-t-on le billet qui fait part de l'accouchement d'une amie de sa mère? elle se trouble,

rougit, et mourrait plutôt que de demander des nouvelles de l'enfant.

Sa mère va-t-elle dans le monde? elle ne la quitte point, et se place à table à côté d'elle, de peur de s'exposer à écouter le plus petit mot que sa mère ne pourrait entendre; l'invite-t-on à danser? elle n'accepte qu'après en avoir demandé la permission; glissant sur le parquet sans oser s'élever, elle conserve son attitude pudique jusque dans le désordre du galop; puis, quand le danseur novice, qui l'avait priée à défaut d'aucune autre, la ramène à sa place, elle montre la plus touchante confusion en traversant ainsi tout le salon au bras d'un jeune homme.

Vingt ans se sont écoulés depuis qu'on lui a dit pour la première fois qu'elle était jolie; elle croit que c'est hier, tant l'uniformité de sa vie en marque peu les jours. Ce sont toujours les mêmes occupations; elle a conservé tous ses maîtres. Elle prend ses leçons de chant, de piano, de dessin, d'italien et d'anglais, comme en sortant de pension; voilà pour la matinée. Avant dîner, elle met sa robe à la vierge, son petit tablier de taffetas; s'il vient du monde le soir, elle chante une ou deux romances en tremblant comme une pensionnaire; puis on montre ses aquarelles aux derniers venus dans la maison; car on pense bien que les amis qui les admirent depuis vingt ans en ont une idée suffisante. Elle reçoit des compliments avec un embarras modeste, qui s'augmente à chaque exclamation du nouveau présenté; car c'est sur lui qu'elle vient de placer ses idées d'avenir, et ces chastes émotions qu'elle transmet depuis si long-tems d'un jeune homme à un autre. L'événement a déjà cent fois trompé son attente; son cœur n'en est pas découragé. Le lendemain détruit le regret de la veille; ainsi bercée par le charme d'une illusion sans cesse renaissante, elle arrive à la vieillesse sans avoir souffert du célibat.

La vieille fille de province, moins intéressante que celle-ci, a des jouissances



inconnues à la célibataire des grandes villes. Sa domination ne peut se comparer qu'à celle des abbesses. Recueillie par l'aîné de ses frères ; par celui qui tient le rang du chef de famille, elle commence par chercher à se rendre utile dans la maison : elle fait les confitures, surveille la lessive, et travaille à la layette des enfans. Mais son ambition ne s'en tient pas là ; elle rêve une autorité sans bornes sur tous les domestiques de la maison, et profite du premier moment où sa belle-sœur écoute la déclaration d'un jeune voyageur pour s'emparer des clés du linge et des provisions. Munie de ce trésor, elle commande en reine : pas un morceau de sucre, pas une serviette ne se distribue sans son ordre ; c'est elle qui gronde les enfans ; qui renvoie les domestiques, qui invite les voisins ou les brouille avec son frère. Est-elle mécontente des gens qu'il amène ? elle leur fait faire un dîner détestable ; se trouve-t-il parmi ceux qui sont recommandés à son frère un homme sur lequel elle puisse fonder quelque espérance ? on ne manque de rien ; le dessert est au complet, et les assiettes montées sont garnies de bonbons à devises qui peuvent au besoin servir d'aveux. La joie d'un bon repas commence à gagner les convives ; la vieille fille entend vanter ses fruits confits et sa marmelade ; elle prend un air modeste pour répondre aux complimens que lui en fait celui pour qui elle minaude ; mais quel son barbare a frappé son oreille ! « En vérité, ta femme n'en fait pas de meilleurs, » lui dit un ami.

Sa femme ! ô découverte affreuse ! « Il est marié, pense-t-elle avec rage ; eh bien ! qu'il aille prendre son café chez sa femme, il n'en aura pas ici. »

En effet, l'eau n'est pas assez chaude, la cafetière filtre mal, enfin le café n'est pas prenable. En vain le maître de la maison s'en plaint ; on ne l'écoute pas. C'est à M<sup>lle</sup> Dorothée qu'on répond ; c'est elle qui défend d'allumer le billard, de préparer les tables de jeu, de peur de

retenir et d'amuser les convives ; et chacun lui cède, car elle a un entêtement despotique.

Nous avons encore la vieille fille dont la passion, toujours désappointée, a tourné à la politique ; son opinion, acerbée dans sa forme, amère en ses discours, dépend toujours des opinions du dernier homme qui n'a pas voulu l'épouser ; était-ce un jeune libertin ? elle est dévote ; un libéral ? elle est ultra ; un vieux marquis ? elle se fait jacobine. Dans toutes ces conditions, son intolérance est la même. Elle veut qu'on destitue tous ceux qui ne vont pas à confesse, qu'on mette en prison tous les journalistes, ou qu'on détrône tous les rois. La dernière de ces fureurs est la plus comique, parce qu'elle s'étend jusqu'au plus petit gentilhomme. Elle accuse la caste entière de tous les maux qui ont depuis tant d'années affligé la France ; oubliant tous les frais qu'elle a faits pour se concilier l'amour d'un marquis, elle se pare d'une haine native contre tout ce qui a porté un titre ; les titres fondés sous l'empire trouvent seuls grâce à ses yeux, car elle n'a point encore été délaissée par de vieilles moustaches : ces messieurs-là ne s'adressent guère qu'aux jeunes et jolies femmes.

A l'affût des nouvelles, elle colporte de maison en maison celle qui doit le plus contrarier les sentimens ou les intérêts des opposans à sa dernière opinion ; entremêlant ses récits de légères personnalités pour les rendre plus piquans, elle se fait craindre, détester, mais elle échappe du moins à cette implacable ennemie des vieilles filles, à l'indifférence.

Sa vie, que l'inutilité devait condamner à l'ennui, est semée d'agitations, de tracasseries, de petits triomphes, dont sa malice fait des plaisirs. Elle est toujours là pour jouir des humiliations du parti qui succombe, et dit, avec l'accent d'une fausse pitié : « Hélas ! je l'avais bien prévu ! » Chaque événement qui flatte sa politique vindicative ; enfin, elle donne



à la haine tout ce qu'elle n'a pu dépenser en amour ; c'est vivre encore ; et comme son talent de médire l'oblige à tout savoir, on l'invite comme on s'abonne à un petit journal qui dit du mal de beaucoup de monde.

La dernière espèce de vieilles filles et la meilleure, il faut l'avouer, et à peine ridicule ; mais aussi son bonheur n'est pas de ce monde. Toute aux intérêts d'autrui, celle-là se consacre aux soins qu'exige une vieille mère, un parent, une amie. A-t-elle une sœur belle, et qui aime à briller ? elle immole ses jours, son avenir, au bonheur de sa sœur chérie ; elle élève ses neveux, et si la dissipation de leur mère nuit à leur fortune, elle les dote de la sienne. On ne peut la flatter, lui plaire, qu'en louant on en aimant sa sœur et ses neveux ; elle n'a jamais dit le mot *moi* de sa vie ; son orgueil, sa sensibilité, sa coquetterie, ses succès, « elle a tout placé chez Adèle, » chez cette aimable sœur, qui semble l'avoir devancée de deux années dans ce monde pour être le premier, l'unique sentiment qu'elle doit éprouver. L'humeur, la jalousie, n'ont jamais altéré cette communauté de cœurs où l'un donne tout et l'autre quelque chose ; car, lorsqu'une femme a payé sa dette à l'amour, à la maternité, que lui reste-t-il pour l'amitié ?

N'importe, cette affection secondaire suffit pour alimenter le dévouement de son existence entière. D'abord, on médit d'un si parfait détachement de soi-même, on irait jusqu'à le calomnier, s'il n'était justifié par le respect qu'il inspire ; mais ce qui est bien à cela de bon qu'on ne peut en médire long-temps. Aussi la conscience du vrai agit en dépit de tout ; et si elle force quelquefois à mépriser ce qu'on aime, elle conduit à l'estime et à l'admiration à travers la malveillance et le dédain : ce n'est pas le moindre des miracles de notre organisation morale.

Cette vieille fille-modèle passe inaperçue dans le monde ; hors du petit cercle

d'amis de sa sœur, personne ne sait ce qu'elle vaut ; on la traite comme une dame de compagnie. Son amour-propre n'en souffre pas : il n'est plus à son usage. Un seul chagrin peut l'accabler, ce n'est pas l'ingratitude ; elle ne demande rien que de pouvoir se dévouer. Mais que l'objet d'une telle amitié meure, que tant de sentimens placés sur un seul être refoulent sur le cœur qui reste, la pitié n'a pas d'expression assez forte pour peindre son malheur. Y succombera-t-elle ? Non, car le ciel lui offre encore un moyen de ne pas vivre pour elle : la charité réclame ses soins ; et c'est au milieu des souffrances, des plaintes de mourans, qu'elle achève sa vie de sainte.

Nulle pompe funèbre n'accompagne sa mort, nul article nécrologique n'apprend qu'elle a vécu. Les malheureux seuls la regrettent.... Pourquoi ce silence, cet abandon?... Vous le savez trop bien, vous que l'amour-propre, ou plutôt la passion de vous-même, rend si joyeux et si ridicule.

Mme GAY.

## MŒURS DE BUENOS-AYRES.

L'habitant de Buenos-Ayres est en général très bon, ami du luxe et de tout ce qui est nouveau. Il est confiant, quoiqu'il ait été souvent trompé par les étrangers. Il n'aime ceux-ci que par intérêt. Il montre pour eux de l'éloignement quand il n'a plus besoin de leurs services. Cependant les étrangers sont en général considérés.

Les hommes sont moins nombreux que les femmes. Dans un dénombrement fait en 1824, on comptait cinq femmes pour un homme. Cette différence ne doit pas étonner dans un pays désolé depuis si long-temps par la guerre civile.

Les femmes sont généralement jolies et bien faites. La parure ajoute encore à l'air agaçant qu'elles savent prendre. Un voile,



négligemment jeté sur leur tête toujours découverte, semble destiné à cacher leurs traits, mais les laisse assez voir pour exciter les désirs des hommes. Par malheur, elles ont de vilaines dents, ce qui dépare un peu leur jolie figure. On peut en attribuer la cause à leur habitude de prendre tous les matins une infusion de maté très-chaude.

Les femmes de Buenos-Ayres aiment la parure avec excès; elles l'emportent à cet égard sur tous les pays du monde. Leur fortune, quelque considérable qu'elle puisse être, ne pourrait jamais suffire à la dépense de leur toilette; il est donc nécessaire que la générosité d'un amant supplée à ce que le mariage refuse. Elles jugent de l'amabilité d'un homme par la richesse de ses cascades.

Pendant le carême, beaucoup de femmes ne sortent jamais que vêtues de noir; mais, le vendredi-saint, le vêtement de deuil est général.

Le carême est terminé par une fête qui peut paraître bizarre. Le samedi saint, on promène dans les rues des mannequins représentant Judas Iscariotte. La populace les accable d'injures, leur jette des pierres et les couvre d'ordures. Le soir on pend ces mannequins et on finit par les brûler au milieu d'un feu d'artifice.

Le goût des plaisirs est si fort que, pendant le blocus, lorsque la misère était à son comble, le théâtre était toujours rempli et les bals étaient très-nombreux.

On célèbre tous les ans, les 24, 25 et 26 mai, l'anniversaire des journées dans lesquelles les habitants de la république reconquirent leur liberté sur les Anglais. Ces fêtes sont toujours brillantes.

Il y a beaucoup de fous dans cette république, je crois qu'on peut en attribuer la cause aux révolutions continuelles qui désolent le pays. Il y en avait bien moins il y a cinquante ans.

Le Chili, voyant la république de Buenos-Ayres sur le point de disparaître de la surface du globe, adressa un discours

aux différentes provinces et s'offrit d'être médiateur entre elles. Il fut remercié; on en était au point qu'une secousse terrible pouvait seule ramener la tranquillité. Depuis plusieurs années, le père était habitué à se battre contre son fils; la sœur avait appris à haïr son frère, qui, en se battant dans un parti opposé, pouvait lui ravir l'auteur de ses jours. Le crime était presque devenu en honneur; la corruption était portée à un degré effrayant; la démoralisation était générale, et le peuple ne se battait plus par esprit de parti, mais pour le parti qui le payait le mieux... Tel était l'état de la république de Rio-de-la-Plata au mois de mars 1831, quand je la quittai.

A la fin de 1830, un colonel encourut le déplaisir du gouverneur de Buenos-Ayres. Celui-ci le fit appeler et lui remit une lettre en lui enjoignant de la porter immédiatement au général qui commandait dans la caserne de *Retiro*. Cet officier s'acquitta de sa commission. Le général, à la lecture du contenu de la lettre qu'on lui remettait, se troubla; il pria le colonel de l'attendre parce qu'il avait quelque chose à lui communiquer, mais il ajouta qu'auparavant il devait s'expliquer avec le gouverneur. Il le quitta et se rendit au fort. Quand le gouverneur le vit entrer, sans lui donner le temps de parler, il lui cria: « Général, avez-vous exécuté mon ordre? s'il ne l'est pas encore, obéissez à l'instant et revenez ensuite; alors j'écouterai tout ce que vous aurez à me dire. »

Le général sortit assez triste, il est vrai, mais il obéit. Arrivé à la caserne, il fit appeler le colonel au milieu de la cour, et, en présence de cinquante soldats armés, il lui lut la lettre qu'il avait apportée. La voici:

« Vous ferez fusiller le porteur de cette lettre aussitôt qu'il vous l'aura remise. »  
Dix minutes après le colonel n'était plus.

DOUVILLE.



## Béatrix Cenci.

La tragédie de *Béatrix Cenci*, qui va être mise en répétition à la Porte Saint-Martin, ne le cédera point à *la Tour de Nesle*, ni à *Lucrèce Borgia*, si l'auteur a bien compris ce que l'histoire lui mettait dans les mains.

Une fille aimée de son père comme d'un amant, indignée de voir sa pureté menacée par un débauché suranné, avouant ses tentations à sa mère, dont on veut la rendre la rivale, perdant d'abord le respect, ensuite la pitié pour celui qui l'a créée; passant de la timidité d'une vierge à l'audace d'un assassin: demandant à son confesseur s'il lui est permis de tuer son père: le confesseur permettant le crime, la jeune fille égorgeant le père séducteur; le pape faisant comparaître devant son tribunal le juge même de Béatrix, le confesseur; tous deux agitant entre eux comment le devoir doit être enseigné aux hommes par les envoyés de Dieu; voilà, certes, le sujet d'une immense tragédie. Mais, la seule chose qui soit sûre dans cette prochaine représentation, c'est que le rôle de Béatrix sera rempli par M<sup>me</sup> Dorval: si la perfection de la tragédie est incertaine, celle de la tragédienne ne l'est pas. On va donc voir de nouveaux efforts de ce grand talent, qui vient d'une âme chaleureuse et passionnée, dont les mouvemens sont réglés par une observation constante, la nature et un sentiment exquis de l'art. Les théâtres coulent, les jalousies vieillissent, mais ce qui marche dans la vérité et avance les plus nouvelles idées, est assuré de survivre à tout.

## Album.

— On a donné plusieurs bals philanthropiques cette semaine, au profit des pauvres, au profit des orphelins, etc. etc. Quelques personnages marquans ont aussi ouvert leurs salons aux plaisirs. Une soirée brillante, chez M. Du..., a offert la réunion de toutes les sommités politiques et des plus jolies femmes de Paris.

— M. Daguerre termine en ce moment un tableau représentant un des sites les plus pittoresques de la *Forêt Noire*. Ce tableau est destiné à remplacer au Diorama celui représentant *le Tombeau de Napoléon à l'île Sainte-Hélène*, qui sera retiré très-incessamment.

— M<sup>me</sup> Malibran est arrivée, il y a quelques jours, à Paris. Elle doit se rendre pour le 1<sup>er</sup> avril à Londres, où elle est engagée au théâtre anglais à raison de 50,000 fr. pour douze représentations. On espère qu'elle se fera entendre quelques fois avant son départ.

— M. *Popot sous l'Empire et la Restauration*, nouveau roman de mœurs, par M. *Jules de St-Aure*, est le sujet de toutes les conversations dans les salons du faubourg St-Germain et de la Chaussée-d'Antin. Nous rendrons compte de cet ouvrage, qui, dit-on, est fort original.

Quatre gros vol. in-12. Prix, 12 fr. Chez les libraires Lecomte-Pigoreau, Gosselin et Corbet, quai des Augustins.

A ce Numéro est jointe la planche 959.

---

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit gravures par mois.  
 Prix de la Souscription: pour un trimestre, Paris, 9 fr.—Département 9 fr. 50 c.—Etranger, 10 fr.  
 Avec une couverture, 50 centimes de plus par trimestre.  
 On s'abonne au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, Boulevard des Italiens, n° 2, L, et chez tous les Directeurs des Postes des Départemens.  
 Les lettres et envois doivent être adressés franc de port.

---

IMPRIMERIE DE DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, n° 46, AU MARAIS.



## Modes de Paris.



*Petit Courrier des Dames*  
 Boulevard des Italiens N.º 21 près le passage de l'Opéra.  
*Coffure à la Ninon Tallier en gros de Naples.*



Li  
la ga  
que  
voitu  
Des  
chev  
parfa  
costu  
fratel  
l'élite  
Seym  
l'atte  
jeune  
comb  
Enfin  
depu  
carèn  
est  
plaisi  
—  
casior  
de l'O  
et bru